

Tableau de Jacques Biolley exposé à Vevey

« Nous mourons à Sarajevo ! »

L'artiste peintre Jacques Biolley ne se dit pas « spécialement politisé ». Mais le spectacle de la guerre en Bosnie-Herzégovine, des camps et de l'épuration ethnique l'a « effaré » au point qu'il a décidé de lancer l'action « un tableau pour aider les enfants de Sarajevo ». L'œuvre est exposée depuis hier au Centre Saint-Antoine, à Vevey.

La toile de Jacques Biolley — pastel sur gauache et bois, plus précisément — a déjà passé par Genève, Martigny, Yverdon et Fribourg. Au terme de son périple romand, elle sera présentée à Aoste, à Paris, et enfin, définitivement, à l'Académie des Beaux-Arts de Sarajevo. A chaque étape, des reproductions

sont vendues au profit de la Fondation France-Libertés, que préside Danielle Mitterrand, pour l'action auprès des enfants démunis du quartier d'Alipasi-no Polje.

« Des gens sont tués, des femmes sont violées, par dizaines de milliers, en toute impunité », observe Jacques Biol-

ley. « Nous sommes face à un incendie dont nous attendons qu'il s'éteigne de lui-même », ajoute-t-il. L'indignation de l'artiste est double. « Il y a l'horreur, mais aussi la démission de l'Occident. »

Jacques Biolley, qui a le sens de la formule, estime que « nous mourons à Sarajevo » : « Notre monde est en danger si nous tolérons ce genre de choses, si nous nous contentons de compter les morts et de nourrir les survivants. » D'où une démarche d'« éveil » au cœur d'« une population chloroformée ». « Je me suis dit qu'avec le thème de l'enfance, on pouvait peut-être toucher les gens,

faire en sorte que la société civile, à défaut de fermeté des politiciens. »

L'opération est de nature symbolique — « lien de solidarité entre des gens assiégés et d'autres, libres, qui tentent de les aider » — et humanitaire. Jacques Biolley s'est fixé un objectif d'un million de francs français. Pour cela, il a bénéficié de l'aide des municipalités de Genève, Vevey, Fribourg et Yverdon.

Th.Z.

● Reproductions vendues au prix de 40 francs dans le hall du Centre Saint-Antoine (rez), jusqu'au 8 janvier.



Jacques Biolley: « Un incendie dont nous attendons qu'il s'éteigne de lui-même. » Zweifel

De Guernica à Sarajevo

Une émotion intense s'empare des visiteurs qui, à Madrid, défilent devant « Guernica ». Le bombardement de la ville basque du même nom par l'aviation allemande mise au service des franquistes, le 27 avril 1937, a inspiré à Picasso une toile qui semble hurler: « Plus jamais ça ! »

Le même cri résonne aujourd'hui dans cette ex-Yougoslavie réduite en miettes imbibées de sang. Ravages du nationalisme. « Guernica s'appelle aujourd'hui Vukovar », écrivait Annie Le Brun, dans Libération, en novembre 1991. Les Serbes venaient d'attaquer Dubrovnik, en Croatie, et assiégeaient Vukovar, en Slavonie occidentale, après avoir pris tous les pouvoirs au sein de la présidence yougoslave. « Il y a un agresseur et un agressé », ajoutait l'écrivain. Au nom des « intérêts serbes », l'armée avait « déclenché une

guerre de représailles et de conquête » contre des peuples dont le seul tort était de revendiquer leur droit à l'autodétermination, conformément à la constitution yougoslave. Dans ces conditions, notait encore Annie Le Brun, il est trop facile de

IMPRESSION

décrire « un indémêlable imbroglio interethnique dont le caractère archaïque autoriserait à renvoyer dos à dos les protagonistes du drame ».

Avec son tableau, Jacques Biolley ne prétend pas égaler Picasso. Mais il contribue à une aide concrète et rappelle opportunément qu'à l'heure

où les âmes sensibles s'offusquent des méthodes de production du foie gras, la boucherie yougoslave est encore plus meurtrière que ne l'avait été la guerre civile espagnole.

Comme le cri de Guernica, l'analyse d'Annie Le Brun est toujours d'actualité. Certes, la cruauté n'a pas connu de frontière, pour autant que l'on puisse en juger depuis l'observatoire-cocon de l'Occident: aux atrocités des uns ont répondu les monstruosité des autres. « Plutôt que de prétendre que tous les camps sont coupables, il faut dire qu'il y a des coupables dans tous les camps », résume Jacques Biolley. Il faut aussi souligner plus que jamais qu'il y a « un agresseur et un agressé » à Sarajevo, ville qui fut un modèle de cohabitation harmonieuse.

Thierry ZWEIFEL